

Joséphine. Une révolte dans le placard à balais

Guy Walter

Volume 38, Number 6 (228), December 1996

Lettres de France

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32551ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Walter, G. (1996). Joséphine. Une révolte dans le placard à balais. *Liberté*, 38(6), 149–165.

GUY WALTER

JOSÉPHINE

Une révolte dans le placard à balais

Personnages : Joséphine ; elle a cinquante ans. Marcel, son mari, à qui elle s'adresse, a toujours dix-huit ans.

Certes, c'est une rébellion de placard à balais, de confiturier. On souffle sur les rognures. On marche dans le tas de poussière, dans le ramassis, dans l'amasement. On marche sur la traîne des noces pour qu'elle se déchire. On ne sait plus qui s'est marié. On fait des nuages avec le dessous des chaises et le dessous des pieds. Les restes du repas, les miettes et les rêves, le déchirement en mille morceaux de ce qu'il n'y a jamais eu, les rognures de ce que l'on n'aura jamais, on les pousse sous le tapis pour qu'il y ait des souris, des rats, des crevures, de la vermine, des lettres d'amour jamais écrites, de l'encre au dos du tapis avec la signature que l'on n'a pas. On met le ciel à ras de terre, l'éclair dans un tas de foin et le nez dans la boue. On coince l'horizon sous la charpente. On fait tonner le tonnerre ailleurs que dans le ciel. On éternue pendant l'offertoire. On pisse dans le ruisseau. On défait le travail et les mailles du tricot. On revient en arrière. On marche à reculons. On crie très fort, comme une folle, des rognures de mots, des bouts de syllabes, au moment où Dieu va créer l'homme, juste avant, pour qu'Il prenne peur, dans son dos, en lui

tapant sur l'épaule, pour qu'Il se retourne, qu'Adam ne quitte pas son manteau de poussière, sa parure de terre, sa bouche de craie qui n'a pas encore parlé, qu'Il se rende compte qu'il y a quelqu'un d'autre que Lui, qu'Il n'a pas vu, qui a une robe d'étoiles, des scintillements d'aurore, une peau chatoyante et douce, qu'Il se demande qui, d'où elle sort, qu'Il n'en revienne pas, nous on se le demande bien, qu'Il nous prenne pour un de ces animaux déjà sortis de sa bouche qui a joué avec la nuit, s'est roulé dans la rosée, pas pour une sortie de la côte d'Adam, que les hommes nous demandent d'être en venant crier entre nos cuisses, en nous écartant avec des mots de déments qui sont faits de souffle pur comme de ciment sans briques, de chaleur cuisante, en venant casser le cri pour en faire des bouts de phrases sans bouche et forer notre absence avec tous ces gestes qui ne veulent plus rien dire, qui font de nous un livre illisible que Lui-même, Dieu, ne pourrait pas lire, que l'on voudrait ne plus jamais ouvrir et que l'on puisse enfin marcher à quatre pattes, comme une bête qu'ils nous demandent d'être quitte à faire la bête et que nous voulons bien être avec les gazelles, les lièvres et tous les animaux qui vont vite à condition de ne plus faire de notre corps le trou où ils viennent crier, l'absence, rompre le cri, terminer leurs bouts de phrases en souffle cuisant, en mâchonnements, en gribouillis. On en a assez de ne plus s'entendre soi-même, d'être chiffonnée comme une vieille poupée. On veut bien courir avec les biches et mourir sous le feu du chasseur mais on ne veut plus de leur salive amère, du roucoulement qu'ils voudraient que nous ayons, de ce qu'ils nous demandent d'être, personne. On ne Lui aura pas tapé sur l'épaule pour rien s'ils cessent de venir, s'ils acceptent de mâcher leurs mots tout seuls. On accepterait même que l'on nous mange le cœur ou que notre sort soit moins

heureux. Dieu ferait le compte de tout ce qu'Il a déjà fait, de tout ce qu'Il a déjà créé. On tirerait la barre de soustraction ou d'addition pour que les chiffres tombent les uns sur les autres. On serait tout à la fois et plus rien du tout, un animal, un caillou, un scintillement de l'eau, un mouchoir parfumé de lavande, un truc dans la poubelle, une ribambelle de riens avec lesquels on peut tout faire. On remplacerait le Nord par le Sud et on laisserait partir l'explorateur avec un manteau de fourrure dans le désert. On froterait la langue du chien pour qu'il saigne en aboyant. On couperait les moustaches du chat. On ne sait pas. On irait voir où il n'y a rien. On ferait que rien ne soit fait. On ferait que tout soit en sorte qu'il n'y ait rien. On renverserait l'étagère. On pousserait un juron entre deux bocaux que l'on rangerait. On les cognerait l'un contre l'autre. On a presque envie de les faire tomber, choir, il y a de l'obscurité dans le mot, une mesure de ténèbres et de la brutalité, quelque chose qui appartient déjà à la terre. On ferait qu'ils se cassent sur le sol dans un fracas d'enfer, que l'on en retrouve quelques éclats, des semaines après, sous un meuble, par terre, qui brillent, opuscules de lumière, bréviaires d'étoiles que l'on ramasse avec précaution comme une poussière céleste, la trace merveilleuse du passage d'un ange, une goutte de la cascade, une perle du collier, un joyau du diadème, que l'on tient entre deux doigts, comme un diamant sous la loupe, que l'on observe parce que l'on ne se souvient plus, parce que l'on veut oublier la dérision catastrophique, la révolte en chambre, parce que l'on veut encore parer la vie de charmes imprévisibles et qu'un bris vaut une parure, un arrière-monde, Dieu ou même une déjection de Dieu, on s'en contenterait. Hélas, les anges ne descendent pas sur terre et Dieu reste propre. C'est le bocal tombé de l'étagère, la râlerie de tout devoir ramasser, la courbature mécontente, la colère

inutile, le regret, la bêtise d'avoir imaginé, d'avoir pensé qu'on pouvait. On aimait par avance le bruit de la catastrophe, la ribambelle sans queue ni tête, les cris dans la maison, l'orage sous la charpente, les chatoiements de l'alerte, l'incertitude des autres, la gazelle qui fuit, le lièvre qui détale, d'être à l'origine de quelque chose qui n'est rien, une râlerie d'imbécile, une drôlerie d'idiote qui croit encore au désordre, à la fabrique des rêves, au bric-à-brac, à ce que l'on ne comprend pas, au coup de pied dans les fesses du destin, qui croit que les jours qui s'accumulent font un tas de cochonneries que l'on peut disperser ou cacher sous le tapis, que Dieu a des aigreurs, qu'Il digère mal nos colères, qu'Il peut nous mettre à la porte du Paradis pour cause d'indigestion, de malpropreté, de repas difficile, parce qu'on Lui a fait confondre les carottes avec les poireaux, le sel avec le poivre, la femme avec un animal léger et que l'homme est redevenu un tas de terre, un tas de gadoue, qu'Il a dû recommencer parce qu'Il a de la suite dans les idées, Lui. Nous voilà donc obligés de balayer l'enfer, ce sera notre Purgatoire, notre châtiment, l'autre côté de la balance, ce qu'il faut payer. Au moins on saura pourquoi. La faute commise l'aura été volontairement, comme une crasse, une invention de pot de chambre, et l'on ne sera pas obligé de se demander en attendant que saint Pierre nous donne les clefs. On se sera au moins débarrassé de l'innocence, du je ne sais pas, du qu'est ce que c'est, de la détresse qui nous fait tordre les poignets, froisser le linge que l'on vient de repasser parce qu'il est blanc. Au moins on saura qu'il aurait mieux valu ne pas faire la mauvaise tête, laisser la vie dans ses plis et la sienne d'abord, mettre de la lavande dans le placard et même un oiseau qui chante s'il le faut. Et puis, en Enfer, on pourra continuer à faire tomber les étagères, personne n'entendra plus rien, même pas Lui, à fracasser les boccas pour

réveiller les morts, appeler les disparus – on ne s'en consolera pas, on voudrait tous les serrer dans ses bras – puisque de toute façon il y a du bruit, tellement que ça n'en fera pas davantage, que dans le pire il n'y a jamais eu de moins, dans la cacophonie jamais assez de bruits, que ça n'allongera donc pas la peine, que ça ne fera donc pas peser plus lourd l'autre côté de la balance, que l'on pourra donc donner des ruades de mauvais cheval, d'âne têtû, brûler le foin avec l'éclair, la rage que tout finisse, même le feu. On pourra pisser dans l'écurie, dans l'auge à cochons, cracher dans le ruisseau. D'autres viendront récurer, les cochons ne feront pas la différence, l'eau ne sera pas moins claire. Ce ne sera pas toujours aux mêmes de manier le torchon, de tordre la serpillière, de porter le seau, d'éplucher les pommes de terre. On épluchera les épluchures et il y aura du sang dans les seaux. En enfer, tout le monde vit en enfer. Il n'y a pas le choix. Il n'y aura pas de recoins, pas de placards, pas d'entourloupes pour en faire moins. On ne pourra pas se cacher. On ne pourra pas se dérober. Ce n'est pas Dieu qui voit tout le monde, c'est le Diable. Ce n'est pas Dieu qui se met dans les coins et les recoins, c'est le Diable. Ce n'est pas Dieu qui verrait ce qu'on voit. Il ne voit que ce que l'on ne voit pas, que les hommes sont heureux, qu'ils ont envie qu'il y ait Dieu. Moi je dois bien ressembler au Diable, je ne vois que ce que l'on voit. Je me mets dans les coins et dans les placards à balais. Le Diable, lui, se met dans les boîtes, ce n'est pas Dieu qui s'y colle. Il faudra bien que toutes les boîtes soient propres, tous les recoins des boîtes, la bouche du Diable et ses dents qu'on astiquera. Même les flammes, on les lavera. Le grand nettoyage, ce sera pour tout le monde. Ce ne sera plus la tâche des matins blêmes, de ceux qui doivent se lever tôt, des journées qui suivent, la queue leu leu des riens du tout que l'on fait pour mériter d'aller se coucher, de

demander à Dieu sa nuit, de le remercier par-dessus le marché de la vie qu'il nous a donnée, tendre la joue droite puis la joue gauche et dire merci. Ça suffit de se lever trop tôt en se frottant les yeux, en n'y croyant pas encore, de deviner la couleur de l'aurore dans l'eau du broc, de se demander le soir dans son lit pourquoi, au milieu de pensées qui n'en sont pas, en ayant refusé une fatigue supplémentaire, la ration animale qu'ils demandent, dont l'homme pourrait bien se passer, le cri entre les jambes, les rognures, le souffle cuisant, la cassure de tout. Ces souffrances sans gloire, ces brimborions, ça justifie bien que l'on dise non, que l'on casse les bocaux, que l'on fasse du bruit, que l'on s'enferme dans le placard, que l'on croie au désordre, à la colère de Cendrillon, le bal on en a fait son deuil, la robe et les chaussures de vair aussi, le Prince charmant on n'en parle plus. On le sait, la citrouille restera une citrouille, une grosse cucurbitacée, un légume orgueilleux. Cette petite révolte contre le destin, ça consiste à s'asseoir de tout son poids sur la citrouille, à appuyer avec son cul pour prouver que le destin en fait une bouillie et pas une calèche, que les chevaux restent à l'écurie et qu'on a les fesses dans la bouillie. Ça vaut bien une râlerie de ne pas avoir de jupons de soie, de taille fine, de pantoufle de vair, pas de valse pour valser, que des notes dans la bouche, des mots pour imaginer, fredonner et qu'à la fin de la chanson il n'y ait rien d'autre que rien, l'évier, les épluchures et le soir la question derrière les dents qui tourne dans le noir. Ce n'est certes pas une révolte de palais, tout juste une révolution de ménage, une histoire de placard à balais, de confiturier, de boîte à malice. Il suffit de faire un peu plus de bruit, exprès, comme ça, pour voir, comme si l'on pétait pendant la prière. Je préfère les sarabandes de cuisine, le sabbat des balais, le tohu-bohu des casseroles, la folie des spatules et la peur de l'enfer. On agite les cou-

verts dans le tiroir. On sonne l'heure quand ce n'est pas l'heure. On jette les assiettes sur la toile cirée. On appelle quand le repas n'est pas prêt. On ébrèche son visage et on déchire sa robe. On croit au feu, au crépitement, à la grande friture. On fait des bouquets d'orties, des salades de chardons, de la confiture de noyaux. On ajoute des cailloux dans les lentilles et du sable dans la salade. On ne veut plus rien cueillir. On ferme les volets sur le jardin. On met l'ombre dans les arbres et le soleil dessous. On s'enferme dehors. Le raisin peut bien éclater au soleil, l'oseille être mangée par les limaces, la salade monter en graines. On s'en fiche. On inviterait même les chiens à table. On laisse pourrir les mirabelles dans le panier et les pommes se véroler sur l'arbre. On laisse les herbes tout envahir, les liserons grimper sur soi comme sur un vilain grillage. On n'est plus fait que de fer et de trous. On est assis dans le jardin, sur la citrouille. On met son cul dans la boue. On ne vaut guère plus qu'un vieux grillage, qu'une vieille clôture qui laisse passer les troupeaux, les chèvres manger le potager. On se met au vent, à la pluie, à l'orage s'il le faut. On ne vaut pas plus qu'une serrure qui n'ouvre plus, qu'un loquet grippé, qu'une chaîne cassée. On dit non. On gèle sur place, le refus aux lèvres, les genoux brisés, des trous dans la culotte. On répète que ce n'est pas juste comme la simplette du village, toujours la même chose, que ce n'est pas ce que l'on veut. On n'aura jamais su quoi. Les autres non plus. À force de piétiner, de hurler la tête dans le sac, peut-être que l'on rentrera sous terre, que plus personne ne nous retrouvera, qu'on finira par ressembler à une vieille patate qui pourrit sur le champ. On n'aura peut-être jamais existé. On ne saura jamais qui l'on est. On disparaîtra, à la verticale, comme une racine qui descend dans un puits, qui n'a pas de terre pour remonter, engloutie. On s'est tellement retournée, on a tellement

regardé en arrière, on a tellement voulu se retourner la tête, se la mettre à l'envers, que l'on a réussi à voir jusqu'avant le jour de sa naissance, qui est bien ce qui n'aurait jamais dû arriver, le pire, qui est notre plus grand regret, qui fait que l'on agite les boccas, que l'on arrache les poils du balai, que l'on fait de la charpie. On n'ose pas toujours se l'avouer. Mais c'est trop tard. On a vu avant le jour de sa naissance. On s'est mis la tête à l'envers. On a regardé devant soi et on ne s'est pas vu. On n'aurait jamais dû. On a vu le monde avant nous, comme il était mieux avant que nous ne soyons là. On a bien vu que ce n'était pas utile que nous arrivions, que c'était du gâchis, qu'on n'avait pas demandé une femme de plus à porter en terre, qu'il y en avait bien assez qui se couchaient. Personne n'avait réclamé. Tout allait si bien sans nous. Personne n'avait prévu qu'on arriverait. On ne nous aurait jamais inventés. On ne serait jamais allé nous chercher, on se demande bien où. Il a fallu le mâchouillis des mots entre les cuisses, la fatigue avec laquelle on fait que tout s'arrête, les rognures, le souffle chaud, la brisure de tout et tout le rien qui vient après. Il a fallu ce moment court où plus rien n'existe, où on croirait que ça va rester, qu'il n'y a rien. C'est une croyance tellement momentanée qu'elle n'a pas le temps de venir à l'idée. C'est après que l'on y pense quand on veut comprendre pourquoi, que l'on n'y arrive pas. Moi je n'arrive pas à comprendre, jamais, pourquoi, comment j'ai pu. Je n'arrive pas à comprendre comment je me suis rassemblée, comment j'ai fait pour ne pas me dissoudre, pourquoi j'ai fait en sorte qu'il n'y ait plus rien que moi seule, qu'il ait pu croire qu'il n'y avait plus rien, que c'était rien, que ça continuerait. J'ai multiplié mes bras pour l'aimer. J'ai défait mes jambes. Je ne me suis pas cassée avec tout ce qu'il m'a fait. On se serait bien passé de notre complication, de notre révolution de souillon,

de nos combats de fourchettes et de cuillères. On ne sert pas à grand-chose et on fait du tracas, en plus. À la fin, on nous emporte comme un vieux sac. On est plus lourd à porter en terre qu'un sac de betteraves. Même pour soi, on aurait préféré ne pas connaître les raves, les topinambours, la soupe claire, les deux guerres, les douleurs de l'enfantement, la vie trahie, la peau des morts et la maigreur des malades, le peu de tendresse ou la tendresse violentée, la mauvaise haleine, le crachat du destin, la lyre cassée. On aurait préféré ne pas ôter sa culotte, rester dans son lit avec la main collée sur son sexe, éviter les rognures, les bouts de mots, le souffle chaud, la pureté qu'il y aura avec l'enfant qui viendra et puis d'être tractée vers l'intérieur, toujours plus au fond, pour échapper, cette fuite de l'on ne sait quoi à l'intérieur de soi, avec soi, comme s'il y avait à l'intérieur de quoi ne plus exister, de quoi ne plus rien savoir, de quoi faire en sorte que l'on ne soit plus, mieux, que l'on n'ait jamais été, comme s'il y avait à l'intérieur, au fond de soi, le regard que les hommes n'ont pas, qui fait de nous une charpie, un poil de balai, le cil d'un ange, un diadème cassé, un éclat de diamant, mais c'est le balai du ciel, la charpie des étoiles, la boue du Paradis, le grenier de Dieu, ses bocaliers d'étincelles et de secrets qui tombent et nous éparpillent. C'est elles qui nous font tomber, les étincelles, la boue et, dans le placard à balais, on ramasse des larmes brillantes, des éclats inutiles, des lumières abandonnées, un chambardement de luxe et de sagesse, tout ce qui est tombé quand le monde a été fait, la grande révolte de Dieu quand Il a vu, quand Il a constaté que la femme qu'Il avait créée avait en elle, à l'intérieur, le vide dans lequel Il était installé, qu'elle avait en elle, à l'intérieur, ce qu'Il ne voulait pas voir, qu'elle verrait dans les mains de l'homme ce qu'Il n'avait jamais pu voir, ce qu'Il n'avait jamais voulu voir. Mais une fois fait, les

mains de Dieu ont tout laissé tomber, dans l'abondance et la foison, les mains toujours pleines tant il y avait de luxe et de moissons, des gerbes, de l'eau qui coule, des raretés multipliées, des cascades, tout ce que l'on ne sait pas qui fait plusieurs. Et tout le reste est tombé quand l'homme a connu la femme, tout le reste que Dieu avait fait, qu'Il avait installé, qu'Il avait cru mettre debout, une fois pour toutes, disait-Il. Mais cette fois-ci les mains de Dieu se sont vidées tant Il voyait bien qu'elle voyait ce qu'Il ne verrait jamais, ce qu'Il n'avait pas installé, pas pu installer, pas voulu voir, et rien ne s'est plus multiplié, ni la source ni la rareté, ni l'ombre qui est la rareté de la lumière, ni la fraîcheur qui est celle de l'eau. Dieu a vu ses doigts se fermer sur ce qu'Il n'avait plus, qui fait la misère, le vide qu'il faut combler et de l'amour un comblement de misère et un tremblement de joie qui est la rareté de la misère qui n'est pas une misère multipliée mais une misère réduite, une misère sans rien. Les mains de Dieu se mirent à ressembler à celles des hommes qui sont en quelque sorte la rareté des mains de Dieu, qui ne tiennent plus dans leurs doigts que ce qu'il n'y a plus ou ce qu'il n'y a jamais eu qui est la rareté de ce qu'il y a ou de ce qu'il n'y aura pas, le vide qu'Il n'a pas pu créer qui est la rareté de tout, dans lequel Il est, qu'Il n'a jamais pu installer. L'homme inventa la rareté que Dieu n'avait pas pu créer et Dieu trouva dans les mains de l'homme qui sont des mains réduites Ses propres mains devenues pauvres et rares, nues et miséreuses, et Dieu accorda à l'homme de garder ce qu'Il ne pouvait connaître, ce qu'Il ne connaîtrait jamais, la joie qui est l'Ombre de la lumière, une misère pleine de luxe, réduite, appauvrie, la fraîcheur qui est le luxe de l'eau et la misère apaisée de ce qui part, Lui qui gardait tout en Lui, Dieu, sauf le vide qu'Il n'avait pas pu créer, dans lequel Il était installé, définitivement. Le grand regret de Dieu, c'est de n'avoir

jamais créé le vide, d'y avoir toujours été, encore et toujours, de n'avoir pas pu le combler de multiplicités. Le grand regret de Dieu, c'est de ne pas être un homme. Le grand regret de Dieu, c'est l'appauvrissement et la rareté, les rognures, les bouts de mots, le mâchouillis entre les cuisses, le souffle chaud, la cassure de tout et l'illusion qu'il n'y a rien. Ce n'est pas une pensée pieuse, je le sais, vous m'excuserez, Monsieur, vous m'excuserez, mais Il n'avait pas pensé que l'homme en s'installant dans la femme installerait le vide où Il avait installé la multiplicité et que Ses mains comblées ne deviendraient pas des mains vides, des mains humaines, pleines de nudité et de misère, pleines d'humanité et de vide que l'on ne peut pas combler, que l'on ne peut plus appauvrir, un mélange de vide, un entortillement de douleurs. Dieu n'avait jamais pensé qu'Il n'aurait jamais, Lui, la dextérité d'une femme pour les démêler, la patience et la vacuité. Dieu ne s'est pas retrouvé avec des mains d'homme le jour où l'homme s'est approché de la femme. Dieu ne s'est pas retrouvé avec des mains vides. Il n'avait pas pensé que l'homme tomberait dans le vide où Il avait toujours été, le vide où Il ne s'était pas installé, où Il avait toujours été, et que Lui resterait et que l'homme tomberait. C'était un catéchisme de casseroles, je le sais, un déballage de curé, une quincaillerie, un bazar de pacotilles, une foire à l'encan, une messe bradée, une litanie d'écervelée, mais on ne me fera pas oublier le vide où je suis chaque fois tombée qui fait tomber les secondes dans les minutes, les minutes dans les heures, les heures dans l'éternité, l'éternité dans le vide où Dieu est installé, où Il a toujours été, l'homme dans tout cela, et la femme surprise d'être là quand plus rien ne l'est parce qu'il lui faut rester, parce qu'il ne resterait rien, rien de rien, parce qu'il y a en elle le vide et ce qu'elle est et qu'en l'homme il n'y a que le vide et

rien que le vide dans lequel il tombe. J'ai tenu le vide entre mes bras qui tombait entre mes cuisses et je ne sais pas comment j'ai fait pour ne pas me casser, pour ne pas me vider, pour être quand il n'y avait plus rien. C'est cela la chute que Dieu n'a pas aimée, la tombée de tout dans le vide qu'Il n'avait pas créé, l'effondrement, le tremblement, la cassure et la femme qui reste sur le bord, une femme pour qu'il reste quelque chose, pour qu'il n'y ait pas rien alors que Lui, Dieu, ne peut plus rien faire, plus rien du tout, et que toute sa création peut mourir dans les reins de l'homme et à l'intérieur de la femme dans le ventre où tout cela se passe. Il y a de quoi avoir peur, je le sais, de quoi ne plus savoir qui l'on est, même pour Dieu qui sait tout. Il y a de quoi pleurer. Il y a de quoi s'asseoir sur le bord de son lit et ne plus savoir qui l'on est ou n'importe où, sur le bord de son ventre, là où ça s'est passé. Le Paradis lui-même se mit à trembler et Dieu lui-même fut pris d'une colère divine. Il ne pouvait pas s'asseoir sur le bord de son lit, Il ne pouvait pas pleurer, et la colère de Dieu n'est pas glorieuse, je le sais. Il était installé dans le vide où Il avait toujours été. Il ne pouvait pas s'asseoir sur le bord de Lui-même et savoir qu'Il n'était rien d'autre que le bord du vide, à l'endroit où ça se passe, quelque part en soi, au fond, on ne sait pas. Il ne pouvait pas être ce qui avait empêché que plus rien ne soit puisqu'Il avait été Celui qui avait tout fait pour que cela soit. Il ne connaissait ni la rareté ni la colère, ni l'affaiblissement ni la misère, ni le comble de tout dans l'appauvrissement de la misère. La colère de Dieu n'est pas une colère de femme. Ce n'est pas une colère de placard à balais, de souillures, de rognures, de brisures. Ce n'est pas un pataquès. Ce n'est pas une complication. Ce n'est pas une colère qui sort de ses draps. Ce n'est pas une colère qui prend la forme étendue d'un corps qui ne bouge plus, qui sait qu'un mouvement de

plus ferait que le monde entier ne serait plus. Dieu ne peut pas avoir le sentiment de ne plus rien savoir. Dieu ne peut pas s'asseoir sur le bord de son lit. Dieu n'a pas la colère glorieuse. Certes c'est une fanfaronnade de placard à balais. C'est un catéchisme de vieille femme, un missel de campagne, une imagination de trop, mais il ne fallait pas ouvrir la boîte. Il ne fallait pas me demander. Je ne suis pas une sainte. Ma bouche est trouée et je ne suis plus sûre de rien. Mes paroles sont pleines de ce que je suis. Je ne sais que tomber dans les trous que je fais. Méfiez-vous de moi, je parle avec des trous. Sauvez-vous, il en est encore temps. Je suis un vieux grillage, un vieux fer tordu, une souche qui pousse dans la terre et qui fait l'arbre à l'envers, une casserole sur la tête d'un fou, une ribambelle de rien du tout. Je suis faite pour aimer l'éternité. Je voudrais que l'on pèse le ciel avec la terre et me tenir dans cette égalité. Je ne suis pas faite pour le mâchouillis et les rognures, les bouts de mots au creux des jambes, le gribouillis. Je suis une vieille phrase qui ne sait plus rien dire. Je n'étais pas faite pour être remise à l'intérieur, pour être recalculée. Je ne voulais pas que l'on m'ajoute des années avec l'enfant que j'aurais, des jours que je ne pourrais pas compter, des myriades et des multiplicités. Je ne voulais pas être comblée. Je voulais rester vide. Dieu a caché le vide dans le corps de la femme. C'est un catéchisme d'imbécile, je le sais, une théologie de bas filé, un article de foi à bon marché. C'est un entonnoir plongé dans la bouche du Diable, un balai dans les coins de la pensée. Ce sont des paroles qu'il faut recracher, des poussières étoilées, des pelures, des papiers froissés, des phrases mal construites, des bouts d'idée, un diadème de brimborions, des brimborions de rien du tout. Mais je le dis, il ne fallait pas me demander, il ne fallait pas me chercher, il ne fallait pas ouvrir la boîte. Il fallait me laisser seule. Dieu ne savait pas quoi

faire du vide dans lequel Il était, qu'Il n'avait pas installé, où Il avait toujours été. Dieu a donc mis dans la femme le vide qu'Il ne voyait pas et l'homme a cherché le vide qu'Il ne voulait pas. C'est une arithmétique d'écolière, un conte de bas-bleu, mais c'est la vérité, un bout de vérité, une saleté, une poussière. Ce n'est pas un rythme bien calculé, je le sais, mais à force de me battre avec Dieu, je suis devenue boiteuse et mensongère. Je veux bien que ma vérité soit bancale, que ce que je dis aille de travers. Je veux bien resonger à ce que j'ai dit. Je veux bien être seule, ça je peux vous le dire, je n'ai pas besoin d'y resonger. Je ne voulais pas que l'on sorte de mon ventre l'enfant que je ne voulais pas. Je ne voulais pas d'une vie supplémentaire. Je ne voulais pas non plus être frottée, accusée de ne pas vouloir, que l'on vienne me crier dans le ventre, que l'on vienne me mettre une tête à l'envers, au fond, à l'intérieur de mes entrailles, tout de suite, comme ça, sans attendre, qui presse et veut sortir, des mouvements sourds, un rappel du temps. Un enfant tout de suite, je n'en voulais pas. Je ne voulais pas être grosse. Je ne voulais pas d'un arrachement. Je ne voulais pas être reculée jusqu'à n'être plus rien, le vide où il n'y a plus que soi, la mort que l'on trouve à l'intérieur pour croire que c'est fini et le miracle après de revenir. Je ne voulais pas mourir toutes les fois qu'on le voulait, installer le vide chaque fois qu'il voulait tomber et me tenir sur le bord pour empêcher qu'il n'y ait pas rien. Je ne voulais pas du vide à l'intérieur, de la certitude qu'il y a dans laquelle on ne peut tomber, de la chute qui nous est reprochée. Je ne voulais pas être une preuve. Je ne voulais pas être aimée. Je suis une vieille femme pleine d'incompétences et de mélanges, une horloge déglinguée qui fait tomber les heures les unes dans les autres. Je suis un méli-mélo d'instantanés perdus, de brimborions cassés, une guimbarde sur le côté. Je suis le chalut que

l'on oublie. Je suis une femme. Ce n'est pas une grandiloquence. Ce n'est pas un mystère. Ce n'est pas une déclaration. C'est une phrase qui n'en finit pas. Je suis criblée de doutes et de regrets. Il ne fallait pas me demander. Il ne fallait pas ouvrir. Il y a un moment où je ne peux plus parler, où ce n'est plus possible, où je dis je suis une femme pour résumer, pour aller plus vite, pour ne plus rien dire. Je voudrais me taire, refermer la boîte, ne plus rien attendre. Je ne suis plus rien et je suis appelée. Ce sont des paroles de dents que vous entendez, des clic-clac de mâchoire, des drelins de morte, une frénésie de vieux os. Je suis un orphéon de billevesées, une mécanique, une rengaine, un recommencement, un mauvais pli, un collier qui casse, un bruit de perles sur le plancher, un renforcement de ce que je n'ai jamais voulu. La mort ne nous calme pas, Monsieur. Je suis une passoire, un moulin à paroles, un engrenage de rien du tout, un appareil à moudre, une fabrique de vent, un effondrement. Je ne suis plus rien du tout, Monsieur, et vous me demandez d'être là. Je vous reconnais mais je ne veux plus. Vous venez avec vos fleurs, vos sourires et vos reins inutiles. Vous voudriez que je vous explique. Vous voudriez que je vous dise pourquoi. Vous voudriez savoir. Vous croyez que je sais. Je ne sais pas, Monsieur. Vous ne savez même pas pourquoi vous êtes venu dans moi. Vous ne savez même pas pourquoi vous avez chahuté mes entrailles, pourquoi vous vous êtes retourné dans mon ventre et vous voudriez que je sache. Je ne sais pas, Monsieur. Je ne veux plus entendre ma crécelle théologique, mon manège à trous, ma mélodie trompeuse, mon crin-crin d'idiote. Je ne veux plus continuer. Les trompettes du Paradis, je ne les ai pas entendues. Elles n'ont pas sonné dans mes oreilles. La mélodie des anges, ce n'était pas pour moi. Parlez plus fort, Monsieur, parlez plus fort, je ne vous entends plus. Je

suis sourde d'un côté. Vous voudriez que je vous dise que je vous ai aimé. Vous voudriez de cette certitude d'avoir été aimé. Vous voulez vous installer. Vous voulez vous coucher à mes côtés. Vous voudriez que je plie mon tablier et que je remette ma robe de mariée. Vous voudriez que je range les balais, que je jette les rognures, que j'accepte la cassure, le gribouillis, le mâchonnement, le souffle chaud, que je comprenne. Quoi ? Vous me demandez de parler du mystère. Je ne suis pas une femme pour cela. Personne ne doit me demander cela. D'ailleurs on ne doit le demander à personne. Moi, je ne l'ai jamais demandé à personne. Je n'aurais pas voulu. Je n'aurais pas osé. Je n'aurais pas pu. Vous croyez que l'on peut parler du mystère, que c'est facile, qu'il n'y a qu'à. Vous vous trompez, Monsieur. Le mystère, ce sont des mots, des mots qui restent dedans, là, dans le ventre, pas encore dans la bouche, pas encore. Le mystère, ce sont les mots dans les mots, ceux qu'il y a dans les mots quand on a parlé, à l'intérieur, quand on a tout dit, oui Monsieur, c'est ça le mystère. C'est la bouche qui reste fermée, à l'intérieur, dans la bouche, au fond. C'est l'autre bouche. Avec celle-là, on ne parle pas. Avec cette bouche-là, on ne mange pas. On ne crache pas. Le mystère, c'est la onzième partie du monde quand il y en a dix, la dixième quand il y en a neuf, la neuvième quand il y en a huit, la huitième quand il y en a sept, allez-y, continuez, allez-y, jusqu'à la première, quand il n'y a plus rien. Excusez-moi, Monsieur, vous me faites dire des bêtises, des craques, des billevesées, des sottises, des ignorances. J'ai fait ce que je devais faire. Après tout c'est vous qui m'avez appelée. Je n'étais pas faite pour continuer. J'ai l'air d'une décoiffée, n'est-ce pas. J'ai l'air d'une délurée, d'une bonne à tout faire, d'une vieille sandale, d'une crotte sous la chaussure, d'un vieux capot qui fume, d'une guimbarde sur le bord de la route.

C'est votre faute, la pétarade, votre faute, parfaitement. J'aurais dû me taire. Je n'avais pas demandé à parler, ça, certainement pas. Je n'ai jamais été très forte en raisonnements, en calcul, en opérations. La logique, c'est une casserole que l'on se met sur la tête, une histoire de fou, un entonnoir pour les cinglés, un crin-crin de maître d'école. La logique, c'est pour faire croire qu'on peut. Moi je crois pas qu'on puisse. Je préfère parler de Dieu. C'est plus sûr. Au moins c'est un trou dans lequel on peut tomber. Dieu, j'y crois pas, mais c'est un vide à l'intérieur des mots, c'est un trou. S'il n'y avait pas ce trou, il n'y aurait même plus de bouche pour parler.